

Gaston

Ou la violence radicale de l'arrachement de naître-au-monde

Marie Saudou

DANS **CAHIERS DE GESTALT-THÉRAPIE 2019/2 n° 42**, PAGES 37 À 61

ÉDITIONS **COLLÈGE EUROPÉEN DE GESTALT-THÉRAPIE**

ISSN 1277-6874

ISBN 9782913706958

DOI 10.3917/cges.042.0037

Date de mise en ligne : 19/03/2020

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-cahiers-de-gestalt-therapie-2019-2-page-37?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Collège européen de Gestalt-thérapie.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

GASTON

Ou la violence radicale de l'arrachement de naître-au-monde

Résumé

La situation de rencontre avec Gaston est une illustration du naître-au-monde sur le registre du terrifiant. L'hypothèse de départ est celle d'une correspondance entre être et naître-au-monde, exister et s'arracher à, entre existence et angoisse. Le naître-au-monde est selon l'auteur une autre façon de penser le contact, la conscience ou encore l'entrée en présence dans/du monde. Le « monstrueux » dont il va être ici question, c'est ce traumatisme de la naissance, cette angoisse primordiale d'être et d'avoir à être, à habiter un « lieu » -à s'inscrire dans un temps-, où les frontières entre connu et non reconnu s'entremêlent et se brouillent. Le « monstrueux », c'est aussi ce que de se tenir en posture de champ (que ce soit à un niveau philosophique comme dans la clinique auprès des patients) donne à vivre et à souffrir : la perte de repères conceptuels connus, identifiables et communément admis dans notre façon de décrypter le monde, et l'apprivoisement de cette nouvelle donne identitaire teintée de flou et de trouées... C'est donc cette résonance entre posture de champ et angoisse existentielle à laquelle fait écho la situation exposée ci-dessous.

Cet article rend compte d'une situation clinique développée au cours d'une thérapie en psychomotricité. Ce travail d'élaboration se situe dans le cadre d'un compte-rendu de formation de Gestalt-thérapie : il tente d'établir des corrélations et rapports de pertinence possibles, dans la pratique de la Gestalt-thérapie, entre la phénoménologie d'obédience heideggerienne et la théorie du Self de Perls et Goodman.

Marie SAUDOU

Plus précisément, cet écrit se penche sur le rapport que je suis en train de percevoir entre l'étude du cours de la présence au monde (« présence » que j'identifie pour l'instant, de manière vague et imprécise, à l'expérience ou encore à la conscience), et les phénomènes de frontière-contact : le contact, ou la chair conceptuelle de la théorie de la Gestalt-thérapie. La situation clinique avec Gaston a ainsi servi de matériau brut pour l'exploration de cette chair du contact.

Dans ce compte-rendu, je décris en effet les phénomènes contactuels comme des instants de naissance : d'où l'« effet-mère » du processus de contact (« le contact est la réalité première la plus simple », Perls, Hefferline & Goodman, p49). Il est important de rappeler ici aux non-initiés que dans la théorie gestaltiste, le principe organisateur de la réalité réside, non pas dans la psyché (un *topos*), pas plus que dans la relation interpersonnelle (*topos* élargi), mais bien dans le contact entre un organisme et un environnement, appelé également « champ Organisme/Environnement » : « le self est le système de contacts dans le champ organism/environnement, ces contacts sont l'expérience structurée de la situation actuelle présente. Ce n'est pas le self de l'organisme en tant que tel, pas plus que le récepteur passif de l'environnement. » (PHG, p211) Plus loin : « le self **est** le processus figure/fond dans les situations de contact. » (p218) Le contact est donc bien davantage un moment qu'un lieu, c'est-à-dire un phénomène situé dans le temps.

Tout au long de la formation de Gestalt-thérapeute –et même bien avant-, j'ai maintes fois été amenée à vivre cet *insight* de naissance : c'est comme un éternel re-commencement, une éclosion perpétuelle, un début renouvelé sans cesse, la sensation -toujours recommencée- d'être en train d'« arriver » (non pas dans un endroit particulier, mais plutôt à un certain moment). En bruit de fond, accompagnant ces années de formation, résonne la chanson de Jacques Brel « J'arrive » : « Bien, sûr j'arrive... mais j'ai jamais rien fait d'autre qu'arriver ».

Cet éprouvé de *naître-au-monde* me renvoie l'écho du « *dessilement* » : selon Vladimir Jankélévitch, il s'agit, dans la Genèse, du moment où l'innocence devient consciente, moment de *re-connaissance* : « (...) Les yeux se dessilent au moment où le pécheur [Adam] perd son innocence. (...) Si l'innocence préconsciente est un commencement, l'initiation à la conscience est donc un **recommencement**. Il y **re-connaissance** toutes les fois que la deuxième fois, que la n-ième fois est inexplicablement vécue comme première, **tout en restant ordinalement deuxième**. Comprend qui pourra ! Une itération qui n'est pas

*réitération, mais qui est en fait initiale, une répétition qui est en fait une innovation sans cesser toutefois d'être répétitive _ voilà le paradoxe de la deuxième première fois. (...) Tel est l'effet mystérieux du dessillement. Les chevaliers du dilemme simpliste nous somment de choisir **de deux choses l'une** et rejettent l'idée du **re-commencement** comme on rejette un monstre : le **re** et le commencement seraient la négation l'un de l'autre, et il nous faudrait exclure tout intermédiaire entre la répétition mécanique et le commencement absolu, entre le radotage et je ne sais quelle création **ex nihilo**, entre la réitération « à l'identique » et l'irruption de l'inouï-imprévisible. » (V. Jankélévitch, pp 158-159)*

J'ai ainsi proposé la possibilité d'une résonance, entre « naître-au-monde » et « être-au-monde » : dit autrement sur le plan clinique, entre le traumatisme de la naissance (Otto Rank) et l'angoisse existentielle (Martin «*Ciel-de-Guerre*», oups...: Heidegger)

La situation de rencontre avec Gaston va me permettre d'illustrer cette hypothèse du naître-au-monde comme étant le paradigme du phénomène de contact originaire, inaugurant l'entrée en présence dans l'expérience. Et de voir en quoi « apprivoiser le monstre » est une expérience humaine qui peut à la fois relever du soutien, de l'appui comme de l'aboutissement dans le processus de co-construction d'une relation thérapeutique.

Dans un premier temps, je vais essayer de rendre compte de l'atmosphère qui entoure les premiers instants de ma rencontre en tant que psychomotricienne avec Gaston.

J'aborderai ensuite différents aspects de cette expérience clinique autour de thèmes comme :

- la corporéité et le chaos sensori-moteur ;
- l'angoisse et l'Ouvert inclôturable ;
- le langage ;
- la présence (tenir le « là », endurer).

Enfin, j'ouvrirai la réflexion sur la problématique de la subjectivité : l'expérience « monstrueuse » de naître-au-monde ne peut-elle pas être une des voies –sinon *la* voie royale- au niveau clinique, au paradigme de champ, autrement dit à l'hypothèse de *non existence* d'une identité séparée sujet/objet ?

Atmosphère (« Quand ch'rai Chaos, Est-ce que tu m'aim'ras encore dans cette petite mort ?... »)

Le cadre des rencontres avec Gaston est celui de ma fonction de psychomotricienne au sein d'un établissement médico-social qui accueille des enfants âgés de 3 à 12 ans. Il s'agit de jeunes qui sont décrits comme présentant des difficultés importantes de lien et d'attachement. Gaston est un garçon que je suis amenée à rencontrer durant 3 années, entre le moment de son arrivée dans le centre, à l'âge de 5 ans ½, jusqu'à mon départ de l'établissement, où il est alors âgé de 8 ans ½.

La première fois que je le rencontre, c'est un peu comme si je tombais nez-à-nez avec une œuvre d'art bizarre, étrange : comme un tableau mouvant, exprimant quelque chose d'effrayant (genre « le cri », d'Edvard Munch). Quelque chose du monstrueux m'est en effet donné à éprouver, dans ce visage hypertrophié -hypervisible et déformé-; mais aussi de la détresse, du douloureux (*doux-malheureux*), de l'enragé. Quelque chose qui me touche dans ma chair, qui m'impacte et, encore plus, qui *m'effracte*: comme l'effraction d'un récif dans la cale du navire qui s'y fracasse.

Gaston est un garçon qui se fracasse pas mal, et qui fracasse aussi les autres, qui le fracassent en retour (ou au départ, c'est selon). Le bilan psychomoteur (qui est une batterie d'items permettant de repérer le niveau global de développement de l'enfant) est censé officialiser notre entrée en présence commune, mais il est impossible à tenir pour Gaston. Gaston fait partie de ces enfants qualifiés, dans le jargon médico-social, d'«*intestables*». Or la nécessité d'instaurer des rencontres au sein d'un espace délimité et rassurant, où l'on peut vivre des expériences régressives de portage, d'enveloppement (tapis, coussins, couverture et autres gros ballons..., font partie des objets familiers d'une salle de psychomotricité) s'impose à moi rapidement au cours de cette première rencontre : c'est par là en effet que me vient une manière de pouvoir me tenir auprès de lui... Car Gaston est nulle part chez lui (auprès du monde), et partout à la fois.

Ingérable sur le plan psychomoteur, pour lui comme pour les autres au sein de son groupe de pairs (8 autres enfants, encadrés par deux éducateurs). L'insupportable que son mal-être lui donne à vivre, ainsi qu'aux autres, lui barre la route d'un abri. Il est sans cesse *happé* par les interstices, *harponné* par les courants d'air et autres « entre » (antres) :

lorsqu'il revient de récréation, juste avant qu'il ne passe le seuil de la porte pour rejoindre son groupe, une autre porte s'ouvre sur son côté, et il finit par s'y engouffrer : de décrochages d'attention en surcharge de directions, le voici désormais en train de s'en aller voir ailleurs (sait-on jamais : il pourrait bien y être, après tout).

Il se passe au moins un trimestre avant que du relâchement advienne chez moi. Mais c'est un relâchement très conditionné, bien balisé (ah, ça... pour baliser...) Le *qui-vive* reste dans le fond de nos séances, il n'est jamais très loin. Car l'urgence et le surgissement sont des données récurrentes de la trame du vécu dans la situation avec Gaston. En effet, l'irruption d'états d'être que je comprends comme chaotiques reste la règle de nos rencontres, et non pas l'exception.

Gaston m'a tout de suite renvoyé l'image d'un petit boxeur. Petit, trapu, une tête massive occultant tout le torse (et le cou). Son visage m'impacte, il s'y trame quelque chose de dérangentant qui *me frappe* : souvent, j'y perçois les traits du grotesque (au sens cinématographique), dans une déformation sur-expressive des différents sillons... Je pense aux clowns, ou monstres de foire, aux autres « *Freaks* » et même à « *Elephant Man* »... A de l'animalité au bord, pas loin. Cette sur-expressivité contribue à l'impact et au fracassement que je vis en présence de Gaston : le regarder, c'est y être accroché, c'est être attrapé, mordu (*Les dents de la Mer...*).

Je me surprends à penser que ce que je vis là comme une expressivité monstrueuse est peut-être, déjà, une manière d'accrocher un sens, une possibilité de (se) dire et de s'entendre dire, qui, de par ce physique hyperstasié, peut lui être renvoyée : « Je te vois Gaston, tu es là, je suis là »...

Le monstrueux, comme possibilité d'écho du monde et de résonance avec de l'autre : une résonance stridente, déchirante, fracassante, abrutissante, tourbillonnante, oppressante... En mode toujours *presto*, inaccessible *moderato* ... Où tout mon être bat la chamade au diapason du *dé-bordement*.

Du corps, encore, rien que du corps ! (à mort, à mordre)

Gaston me signifie son angoisse d'être-au-monde et pour-le-monde par des cris, des tentatives -parfois échouées, parfois réussies- d'agression envers moi et de destruction de matériel. Il est agi en permanence,

et cet être agi s'extériorise par une agitation motrice insatiable, qui avale tout sur son passage, sans début ni fin (au sens de *télos*, direction) : « ça » crie, « ça » jette, « ça » tape, « ça » tombe, « ça » déchire/se déchire sur le tapis, « ça » explose/s'explose contre le mur.

Du *Cri* de Munch, on passe à « *Apocalypse Now* » de Coppola : c'est la guerre, ça tire, mitraille, bombarde... On ne sait pas d'où ça arrive ni où ça va tomber... Angoisse de destruction massive. Qui commence sérieusement à geler mon sentiment de sécurité de base et à m'engager dans la survie.

Certes, aujourd'hui, on peut désormais rigoler avec Gaston... [son corps a par ailleurs beaucoup changé : il a grandi et s'est étiré, l'articulation segmentaire est devenue bien plus harmonieuse.]

Mais les premiers temps de la thérapie, Gaston existe à la façon d'un enfant-animal, mi être humain mi être sauvage. Il grimpe, saute, agrippe, griffe, arrache, bave, renifle, hurle... (fort heureusement, pas toujours en même temps !), zozote, émet des postillons en rafale, façon jets (ou puzzle) ...

Il parle le plus souvent sans m'adresser ce qu'il dit -il commente de façon automatique, comme un mantra-, sinon pour m'*ordonner de, exiger que*. Il parle la plupart du temps en criant : dans cette manière créée d'habiter le langage, j'imagine une chute sans fin (et sans fond) dans un tube noir, sans parois : comme si le grand absent, au moment où Gaston essaie de se dire et de dire le monde où il est, était l'environnement-. D'où le cri pour créer de la subsistance, là où il n'y aurait que trouées dans le rapport organisme/environnement : crier – *s'écrier*- pour faire appui dans cette plainte immense, solipsiste, sans limites ni butées. Dans les hurlements de Gaston, je peux en effet imaginer un rapport au monde très ténu, de l'ordre *absent/inexistant*. Idem lorsqu'il se met à parler « en boucle », ou encore lorsqu'il se colle aux choses, aux objets, à des zones de mon corps : sans doute sont-ce là des tentatives de se créer un monde, et de se *consister* dans le monde.

Jouer ensemble est impossible à tenir longtemps. Frénésie kinesthésique. Urgence à enchaîner sans coupure les différentes activités : « Viens ! On fait des *choses* ! On fait des *trucs* ! » : De la matière, de la matière ! Et vite, *viiiite* ! Avant tout et uniquement elle. Avant l'effondrement, la faillite. Remplir le Vide, le Trou. Se remplir.

Dans les petits parcours moteurs -aussi rapidement installés qu'aussi vite détruits-, je peux observer des formes structurantes de la dimension pathique d'intériorité, de « *transpassibilité* » (Henry Maldiney) : des

moments assez rares d'expérience de creux, de trouées (se lover au sein d'un trou bordé de mousse, passage dans un tunnel) où je perçois le corps de Gaston tel un aimant qui vient irrésistiblement se coller aux recoins, se laisser glisser (avalé) dans/par les trous et autres reliefs en creux. Et mordre la matière : matière molle (mousse) ou matière dure (table, poignée de porte), à mort à mordre, en démordre.

Parfois, le spectacle qui se fait jour lorsque je vois Gaston, c'est celui d'un cauchemar fait homme. Petit homme. Il me raconte parfois, au détour de mots doux hurlés et autres joyeux borborygmes, certains cauchemars dans lesquels il vit -tant sur le versant acteur qu'en tant que spectateur-, des scènes de mort terribles : décapitation, démembrement, cannibalisme, loups-garous...

Durant ces 3 années, je me suis sentie prendre peu à peu consistance pour Gaston : désormais, ses mots sont davantage adressés à quelqu'un d'autre que lui-même... pas tous, évidemment... le volume sonore des cris s'est largement atténué, leur fréquence également... L'agrippement -aux objets, à mon corps-, lui, est toujours là : c'est qu'on ne lâche pas sa mort/sa mère comme ça, les gars !

La psychomotricité, entendue par Bernard Aucouturier (pédagogue) comme « *thérapie à médiation corporelle* », permet d'inventer et d'ouvrir à toutes les formes d'expression du rapport au monde. C'est ainsi que j'ai laborieusement cherché à habiter cette profession : dans un souci d'accompagnement plus *esthétique* (sensible) que rééducatif. Et c'est sans doute dans cette dimension sensible que réside son essence (que j'ai longtemps -et vainement- cherchée : à travers des critères objectifs ou quantifiables, de « normes », car un grand sentiment d'illégitimité professionnelle m'a longtemps fait courir derrière une chimère, et tenter de coller au « moule » de la dimension paramédicale de ce métier). Or aujourd'hui, je pense qu'il n'y a qu'une règle, qu'une seule visée, essentielle : c'est d'ouvrir à tous les *Exprimables* du patient, d'accueillir et de permettre toutes les possibilités de rendre manifeste son être humain, sa façon d'être-au-monde. C'est accueillir tout acte de naître-au-monde dans ses modalités de contacter (sensorielles, toniques, motrices, imagées, pensées). Ce qui n'interdit pas, bien au contraire, de poser des limites, des contraintes, des restrictions et des impossibles... Qui sont tout autant des actes signifiants, c'est-à-dire des « *faits de monde* » (L. Wittgenstein).

Par « *Exprimables* », il faut entendre en effet la double possibilité de dire et de ne pas dire. Il faut ici admettre et partir d'une réciprocité

intrinsèque, fondamentale, entre être et monde: réciprocity que l'on peut bien saisir dans les notions de « chiasme » et d'« entrelacement » (M. Merleau-Ponty), qui découlent du caractère irréductible de l'incarnation de l'être au monde, autrement appelé « chair » :

« Chair=Ce qui sent= je ne puis poser un seul sensible sans le poser comme arraché à ma chair, prélevé sur ma chair, et ma chair elle-même est un des sensibles en lequel se fait une inscription de tous les autres, sensible pivot auquel participent tous les autres, sensible-clé, sensible dimensionnel. Mon corps est au plus haut point ce qu'est toute chose : un ceci dimensionnel. » (Merleau-Ponty, 1964, p 308)

Au niveau de la perception humaine, l'exprimé et l'inexprimé participent de la même réalité, comme le visible et l'invisible, le dedans et le dehors. Ils ne sont pas séparés *en soi*. L'un est la possibilité de l'autre au niveau de la conscience et du rapport au monde. Par exemple, « invisible » ne signifie pas ne pas être/ne pas exister, mais *ne pas être vu là* (dans l'expérience actuelle). L'inexprimé est aussi une forme langagière : le mot non encore advenu, la chose non encore pensée. L'extériorité, c'est tout ce que du monde, l'être-au-monde, dans son activité réflexive, ne peut pas parvenir à saisir (autrement dit c'est l'impensable, le bout ultime de «être-au-monde» = l'impossible). L'intériorité, c'est tout ce que du rapport au monde, l'être-au-monde perçoit et s'approprie= le possible.

Avec Gaston, j'ai pu vivre des situations que je qualifierais de « régressives » (et là je me réfère à une manière de penser *structuraliste*) : c'est-à-dire des situations d'adhésion à la chair, dans sa dimension de corps brut. Des expériences de collage, de portage, le fait de retrouver des dispositions fœtales (fatales ?) d'être au monde ont pu se mettre en jeu et à jour. Pour progressivement parvenir à explorer le rapport au monde d'un peu plus loin de l'autre, situations où le regard, ainsi que la voix –médiats sensoriels favorisant la distance, l'éloignement- vont prendre le relai de la peau : à travers du mime, des jeux musicaux... Ces instants musicaux restent d'ailleurs de grands moments : car au niveau sensori-moteur tous les canaux émetteurs, chez Gaston, m'amènent à vivre la démesure sonore. La perception est telle qu'elle n'a plus lieu tout autour de moi, mais vibre, vrombit et tourbillonne en dedans, depuis l'intérieur. Avec Gaston, *je suis devenue bruit*, cacophonie, stridence, dysharmonie... Toute distordue, j'ai fini par incarner la guitare électrique qu'Hendrix explosait sur le sol (ça, c'est pour dire ma faveur à l'endroit du chaos sonore : qui est aussi une forme d'art, en mode

dégénéré).

Dans ces moments, il m'arrive de rire : c'est tellement énorme, improbable ! Et assez bon, aussi... Alors me vient la pensée que, peut-être, Gaston lui aussi est en train de vivre une forme de plaisir, dans ce chaos sonore apparent, qui brouille un peu les pistes... Mais pas toutes : Gaston s'étonne de me voir rire, je vois son visage en train de se figer : mais pas sur le mode angoisse, plutôt sur le mode surprise. Et il se met à rire lui aussi, il semble se délecter... Ce qui, du coup, l'amène à taper encore plus fort avec les baguettes, à en rajouter, comme si le plaisir était confondu là à de l'excitabilité : ça s'auto-alimente, ça déborde et monte en puissance... Alors, nous jouons au Chef d'orchestre (plutôt du genre Wagner... ou Sex Pistols !), la baguette à l'appui. Et nous nous amusons à marquer des « stop ! », des césures dans le bruit. En jouant sur les effets de *surprise*, justement, puisqu'elle nous a fait rire. Et puis ça recommence, en avant la musique !

Bref, un monde commun s'est tissé avec Gaston. Depuis des fondements « sans fond », j'ai envie de dire (qui étaient moins un « *vide fertile* » -Friedlander- qu'une réelle menace de disparition).

Un co-approvisionnement s'est fait jour, sans trop craindre de disparaître l'un pour/par l'autre.

Je n'ai pas parlé de ces terreurs d'être englouti, arraché... que j'ai imaginées lorsque j'entends les raclements de gorge incessants que produit Gaston, souvent à son insu (je lui ai posé la question pour savoir s'il les entendait, et la réponse était négative). Nous avons appelé ces bruits de gorge le « faire grenouille » (la ressemblance avec des coassements est frappante). Pourtant, ils sont là depuis le début de nos rencontres, et sont encore présents aujourd'hui. Je me suis probablement habituée... Peut-être les ai-je intériorisés, à mon insu ? Peut-être sont-ils devenus « miens » sans que je m'en aperçoive ? (« *et l'esprit sourd comme l'eau dans la fissure de l'être* », Merleau-Ponty, *VI* p 284)

Ou bien cet insu renvoie-t-il à ce qui est impossible à ma pensée, à ce qui m'est impensable ?

« *La pensée répugne à penser le malheur autant que la chair répugne à la mort* » (Simone Weil, p39)

A propos de la corporéité, de ce terreau humain sur lequel s'enracine et se déploie la rencontre thérapeutique, une anecdote me revient. Elle concerne une réflexion qui m'est venue au cours de la formation... Alors que nous sommes en train d'évoquer la pertinence, en Gestalt- thérapie, de laisser durer l'instant du pré-contact (= tout ce qui relève de l'atmo-

sphère et des indicateurs de la saveur de la rencontre : en terme de posture du thérapeute, cela reviendrait à s'appuyer sur le « *ça de la situation* », expression que nous devons à Paul Goodman pour évoquer le matériau premier et indifférencié -il ne s'agit ni du ça du patient, ni du ça du thérapeute- qui est au fondement de la rencontre), je me mets à penser à Gaston. Au fait, que bien souvent, j'entends dire à son propos de la part des éducateurs qui le côtoient « il est dans la toute-puissance » « l'entourage n'existe pas pour lui » ... Cela me met en réflexion, assez perplexe je dois dire, sur ce fameux rapport ou *champ Organisme/ Environnement* qu'on nous martèle en formation : et si Gaston, bien plus que d'être dans une forme de toute puissance de type « moi Versus le reste du monde » était bel et bien avant tout *pris* dans cet indifférencié originaire, dans ce maelstrom être-monde primaire ? Et s'il était plutôt *happé* par un présent perpétuel, au bord du monde ? Un présent renouvelant indéfiniment cet instant de lisière qu'est la frontière-contact ? « *On peut considérer que « self » se situe à la frontière de l'organisme, mais cette frontière n'est pas elle-même isolée de l'environnement ; elle contacte l'environnement ; elle relève des deux, environnement et organisme. Le contact, c'est le toucher touchant quelque chose. Le self n'a pas à être pensé comme une institution fixe : il existe où et quand il y a de fait une interaction à la frontière. Pour paraphraser Aristote : « Quand on se pince le doigt, le self existe dans le doigt douloureux. »* (PHG, p 217) A ce moment précis, j'ai en effet la conviction que Gaston n'est pas séparé du monde, lequel existe *réellement* pour lui, n'en déplaie aux collègues : l'environnement est tellement présent pour lui qu'il le déborde, et même l'avale, l'engloutit : je fais alors l'hypothèse d'une incorporation de l'environnement -depuis le *lieu-dit* Gaston-, et je me mets à halluciner Gaston en train de téter la matière-monde. M'apparaît alors l'image d'un énorme sein... le *Sein de la situation*, peut-être ?!

Gaston fait assurément partie des êtres humains dont la rencontre fait résonner en moi, de manière fort vibrante, ce sensible de naître-au-monde. C'est en effet une drôle de saveur à laquelle les images nées de nos rencontres me convoquent : à la fois lointaine et immédiate, ancienne -déjà goûtée-, et proche en même temps. Nacre, vanillé, velouté, salé, âcre, grisblanc perlé, tiède, bulle, soupline, hublot, flottant, partout, épais, dense, sourdine, éthéré, sombre, gélifié... Sont des sensibles et des images associés.

C'est comme un goût indélébile.

« C'est dans le refoulement à double barrière, le traumatisme de la naissance s'opposant au souvenir de la volupté primitive et le souvenir de cette volupté favorisant l'oubli du douloureux traumatique de la naissance, c'est dans cette ambivalence primordiale du psychique que se trouve enfermée l'énigme du développement de l'humanité. » (Otto Rank, pp248-249)

Naître-au-monde, un choc « hot ». Que viennent l'angoisse et le malheur

Ce détour par la corporéité et le désordre sensori-kinesthésique pour dire à quel point faire environnement avec Gaston, ça m'est douloureux à naître.

Mais ce que je ressens, de manière viscérale, c'est que je n'ai pas d'autres choix que celui d'endurer ce douloureux. Et je n'ai pas le choix d'exister. Je dois donc me soumettre et accueillir tant bien que mal ces vécus de chaos, d'incompréhension, d'isolement. Honnêtement, plus d'une fois j'ai eu envie de m'en aller, et de fuir la salle de psychomotricité – ou « *salle de travail* » – aux longs murs blanc et doux-vert. De laisser derrière moi tous les crachats du monde, les « *tagueule* », les griffures...

Mais, au-delà de ma fonction qui m'oblige à « y être », et après cette impulsion première (primaire) de m'en aller loin d'ici, la rencontre avec Gaston, c'est aussi recevoir une vive et pénétrante impression de malheur, qui me colle à la peau. Elle s'accroche et ne me quitte plus, et monte littéralement en moi. Et, sans que je ne le décide, mon corps y répond là, en s'étirant et se déployant, vertèbre après vertèbre :

« *Le malheur est par lui-même inarticulé* » (S. Weil p38)

C'est dans le relâchement, qui est selon moi *enracinement dans l'ouvert*, que je peux accueillir l'inarticulé, la perte de sens (et d'essence), l'angoisse radicale : celle de se retrouver là, « à poil », et de n'avoir rien d'autre à quoi s'accrocher à part le fait même d'exister.

Me revient un échange avec les collègues thérapeutes du centre où je rencontre Gaston. Je témoigne de ce vécu d'arrachement à la chair et de monstrueux que j'éprouve en sa présence. A l'époque, je sais certaines choses sur son histoire de vie : notamment un sevrage du sein précoce, des cris et une agitation du bébé, « seulement » à partir de 6/7 mois- jusqu'ici « tout allait bien »-... Je dis les renvois, notamment

cinématographiques, où tout cela m'amène :

Rosemary's Baby, film de Roman Polanski de 1968, œuvre géniale et totalement paranoïaque, dans laquelle l'horreur n'est que murmurée. Sa première lecture, strictement horrifique, c'est celle de l'enfant du diable. C'est avant tout de cette atmosphère maléfique que je veux rendre compte à mes collègues : car dans les premiers temps, lorsque je suis en présence de Gaston, je ressens de la peur : *Lui* me fait peur. Je parle donc de ce film pour essayer de mieux me situer à travers des affects qui me chamboulent ; à savoir, du côté de quelque chose qui a réellement le pouvoir de faire du mal, de détruire.

Une autre lecture du film permet une toute autre direction de sens. Peut-être ce n'est pas ça du tout (quand j'y pense... ce film est vraiment top et tient sacrément la route niveau processus, c'est-à-dire dans la formation de formes signifiantes) : en effet, peut-être que la protagoniste (la mère) -enceinte tout au long du film- a tout rêvé, a halluciné, et qu'elle se tape une bonne grosse crise de délirium ante et post-natal, et que *naître-au-monde-mère* lui pose sacrément souci...

Et, pour Gaston, cette deuxième lecture marche aussi : j'expose aux collègues la figure de la coupure à l'œuvre dans le rapport de Gaston avec le monde, césure du dedans/dehors (la « *schize* », chez Merleau-Ponty, *le Visible et l'Invisible*). J'apprends par ailleurs par la collègue psychologue, que le père de Gaston, à la naissance de son fils, aurait eu peur qu'il -Gaston- provoque la mort de sa femme lors de l'accouchement : « j'ai eu peur qu'il lui fasse du mal et qu'elle meure ». D'après les éléments d'anamnèse, la grossesse de Gaston n'était pas, médicalement parlant, diagnostiquée « à risque ».

Mes collègues et moi savons aussi qu'il y a eu de la violence intrafamiliale, et notamment envers Gaston, très tôt après la naissance (antécédents de suivi en service ambulatoire infantojuvénile). Le père est un homme jeune, dont le regard m'interpelle (il y a quelque chose qui m'évoque de la rage, un œil noir). Il peut dire qu'il a de la méfiance vis-à-vis des institutions, notamment qu'on lui enlève son fils. Il a d'ailleurs du mal à honorer les rendez-vous fixés par ma collègue, ce que lui reproche beaucoup la mère de Gaston. Mais depuis 1 an1/2, il est désormais régulier et même en demande de ces rendez-vous. Il a pu dire, lors des entretiens, sa difficulté à être père avec Gaston, tout l'insupportable et aussi l'incompréhension vécus en présence de son fils : il a reconnu de la violence passagère, tout en évoquant ses propres difficultés de fils lui aussi, lorsqu'il était enfant -et qui durent encore à l'âge adulte... La

mère, assez jeune elle aussi, ne dit pas grand-chose de sa relation avec son fils sinon des choses relevant essentiellement de la quotidienneté, qui évoquent une certaine étrangeté, un certain décalage dans son rapport aux besoins premiers de son fils. Comme par exemple, dans le fait de banaliser l'impulsivité à l'œuvre chez Gaston, qui l'amène pourtant fréquemment à se mettre en danger en traversant la route. En sa présence, j'ai pu vivre quelque chose qui vient et qui s'efface, qui s'évanouit ; quelque chose de l'ordre de l'apparition et de la disparition, de l'évanescence, de l'impassible, aussi. Un visage aux traits certes jolis, mais sans traces expressives. Me suis pas sentie vue. Fantomatique. Dans mon souvenir, en percevant le regard du père de Gaston sur elle, j'ai perçu à la fois une pointe de colère et de fascination : un état d'affectation et de sensation se situant entre peur, hypnotisme, transe et volupté...

Plusieurs choses me viennent à propos de la situation avec Gaston : les impressions (comment le monde s'imprime en moi et fait naître une saveur) et les ressentis (saveurs du monde nées des impressions, qui m'informent un monde) que j'ai sont les seuls guides à ma disposition. Il ne se passe rien d'autre pour moi que cela. Autrement dit essentiellement ce qui relève de la perception « *Est perçu tout ce qui fait partie de mon milieu et mon milieu comprend « tout ce dont l'existence ou l'inexistence, la nature ou l'altération compte pratiquement pour moi ».* [...] **La perception naturelle n'est pas une science, elle ne pose pas les choses sur lesquelles elle porte, elle ne les éloigne pas pour les observer, elle vit avec elles, elle est l'«opinion» ou la «foi originaire» qui nous lie à un monde comme à une patrie, l'être du perçu est l'être antéprédicatif vers lequel notre existence totale est polarisée.** » Merleau-Ponty, 1945, p 371)

Mon hypothèse : les états d'être chaotiques et morbides qui surgissent de l'exister de Gaston sont des expressions de l'angoisse existentielle, qui résonnent avec mon propre trauma de naissance.

Tenir le là -ou se soutenir dans le fait d'exister, d'être-au-monde-, d'après ce que je retiens de la phénoménologie de Heidegger, équivaut à une traversée de l'angoisse d'être au monde et d'avoir à être.

Avec Gaston, tenir le-là passe évidemment par de la matière solide, qui donne forme et cadre. Les séances sont toujours très bordées : délimitation de l'espace de la salle en fonction des jeux et des activités ; outil du « time-timer » : sorte de petit réveil qui permet de percevoir visuellement l'écoulement du temps -grâce à une zone colorée qui

diminue progressivement-, et ainsi d'anticiper, sur le plan du comportement, la fin de la séance (ranger le matériel, prendre ses chaussures...). Par effet de répétition, ces outils de structuration de l'espace et du temps permettent d'organiser et de se situer (dans) un monde, et ainsi d'atténuer l'angoisse du surgissement et le sentiment d'urgence vitale.

Je peux légitimement poser l'hypothèse que pour Gaston aussi, il s'agit d'endurer la situation (par "situation", j'entends ici être appelé à se situer et à endurer cet éternel recommencement). Et que tenir le là, pour lui, passe d'emblée par s'agripper, mordre, attraper, crier... comme peut le faire un nouveau-né.

L'ouverture à être donne à vivre ici, chez Gaston, une plainte infinie, une plaie béante : qu'il ne s'agit pas ni de refermer à tout prix/à tout jamais, ni de ne pas refermer. Avec Gaston, il s'agit de veiller à créer ensemble des façons de replier l'ouverture jusqu'à trouver un là tenable, un « endroit » suffisamment sécurisé. Et très souvent, créer ensemble passe paradoxalement par ne pas lui demander son avis, et par clore rapidement la séance ; en répétant l'affirmation que je serai bien là à la prochaine séance, et que je l'attendrai, en bon « lieu tenant » que je me fais pour lui.

Sur l'inclôturabilité à l'œuvre dans l'exister de Gaston, et cette impossibilité à se tenir « en propre », de se prendre pour quelqu'un... Où la totalité de l'être-au-monde est piétinée de traces mnésiques archaïques, empreintes de violence et d'angoisse, et dans lesquelles le langage et la pensée ne parviennent pas à prendre corps, à informer la matière-monde de façon signifiante :

« Cette défaillance de la transcendance [de l'entrée en présence, ou mode ego du self, s'appropriier] (...) affecte le cours de la présence en ce qu'elle n'advient plus en tant que telle à soi-même : impossibilité à advenir sujet dans la situation, c'est-à-dire à constituer un exister inauthentique (au sens mondain, pris dans le monde) tant la clôture réflexive est angoissante en ce qu'elle génère angoisse et vécu d'arrachement, de défaillance. Toute prise en sens s'avère déçue aussitôt que prise en conscience. Déçue parce que partielle, partielle en regard de l'ouvert et de sa fascination. Ainsi nous trouvons ce type de difficulté chez les personnes qui ouvrent un exister sur un mode dit « psychotique » ou « borderline ». Ils ne parviennent pas à se prendre suffisamment pour quelqu'un. » (Edith Blanquet, p19)

L'hypothèse qui me vient au cours du travail avec Gaston, c'est que chaque moment d'apparition, chaque phénomène de frontière-contact

(chaque instant de contraste *figure/fond*) est un moment de naissance. C'est un trauma potentiellement actualisé, qui permet de comprendre la scission, la fission (d'où la science-fission...) originelle, c'est-à-dire contenue dès le départ de la perception. Contacter, Percevoir= Naître-au-monde. S'arracher à. Etre déchiré. Etre déchirure.

Oui, il y a bien toujours un écart entre le contacter et la conscience du contact, entre percevoir et s'apercevoir. Et ce, quelle que soit la modalité sensorielle du contact, y compris la plus proche du corps propre, à savoir le *toucher*: certes, les influx nerveux sont très rapides pour parvenir aux aires sensibles du cortex impliquées dans la réception, mais il se passe quand même *quelque chose* entre la main sur mon épaule et la conscience que j'ai de ce message tactile.

La terreur, parfois exprimée dans la sidération -chez Gaston, c'est le désordre sensori-moteur qui est au-devant de la scène- semble bien dire quelque chose de ce trauma : il s'agirait d'un retard dans l'urgence de clôturer la béance éprouvée par le fait de naître-au-monde, retard qui s'est structuré dans une forme figée et statufiée. Et qui dure relativement à l'intensité éprouvée lors de l'impensable qui a alors surgi à la conscience. Je pense ici au tableau clinique appelé « dépression mélancolique », que j'ai rencontrée pour la première fois lorsque j'étais stagiaire en hôpital psychiatrique : je n'oublierai jamais le visage boursoufflé de cette femme aux cheveux grisonnants, et la résonance lourde, sourde, granitique que me laisse à entendre le visible de son corps immobile. Son regard est vidé. Son regard n'en est pas un, du reste : c'est un voir obstrué, sans issue. Ce sont les organes mêmes qui se donnent à voir, à travers deux yeux exorbités, une bouche béante d'où aucun mot ne sort, seulement des sons sourds et diffus, des soufflements longs et des râles sifflés... Quelques bribes d'images, d'associations d'idées : lettre morte, cri muet, Edvard Munch... Encore lui...

Dans ce monstrueux que donne à vivre l'expérience mélancolique, tenir le *là* équivaut à tenir l'« *Hélas !* » : « *Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé, Le prince d'Aquitaine à la tour abolie/Ma seule étoile est morte, et mon luth constellé/Porte le soleil noir de la mélancolie* » (Gérard de Nerval, « El desdichado », *Les Chimères*)

Le douloureux pour moi ici – auprès de cette femme emmurée – fut alors de parvenir à me situer face à une impossibilité radicale de se rendre possible-pour-le monde. La tonalité affective de cette rencontre était bien celle-ci : l'impossible à être, et l'impuissance éprouvée devant cette impossibilité d'existence (ou plutôt : face à cette possibilité

augurant l'impossible de toute prise).

Niveau de la sensation : lourd, froid, figé, sourd, impalpable, évanescant, déhiscent (où/qui suis-je ?)...

Niveau du sentiment : malheur, accablement, isolement, solitude radicale, rejet

Niveau de l'image/de la forme signifiante : blancheur (feuille blanche), prison, incommunicabilité, *Mère Morte* (image ô combien intéressante, de André Green : il y a bien une *impénétrabilité* de l'eau de la Mer morte dans laquelle, en effet, on ne peut que flotter)

Ma seule façon de tenir le-là, de ne pas être engloutie dans les flots sans substance de cette Mer qui a perdu son eau (ou naître au monde est avorté), c'est de me retirer.

Je viens juste de capter un quelque chose d'intéressant dans le mot « rejet » que cet état dépressif grave me fait vivre, tout comme le rapport figure/fond chaotique de mes rencontres avec Gaston, par ailleurs. Et qui me confirme de plus en plus la dimension traumatique de la condition d'être au monde : dans le mot « rejet », il faut entendre le « re-jet », comme si dans ce moment douloureux se jouait, à nouveau, la phase du premier jet -du premier cri-: celui de la naissance. L'arrachement à, la perte, la chute... L'abysse primordial.

Ces mots puissants de Simone Weil, pour dire l'abîme du malheur absolu, au bord duquel notre existence vacille. Le malheur –ou l'angoisse- comme expérience de béance, à la fois terrifiante mais aussi, quelque part, fertile : « *Le malheur, quand la distance ou matérielle ou morale permet de le voir seulement d'une manière vague, confus, sans le distinguer de la simple souffrance, inspire aux âmes généreuses une tendre pitié. Mais quand un jeu quelconque de circonstances fait que soudain quelque part il se trouve révélé à nu, comme étant quelque chose qui détruit, une mutilation ou une lèpre de l'âme, on frémit et on recule. Et les malheureux eux-mêmes éprouvent le même frémissement d'horreur devant eux-mêmes.*

Ecouter quelqu'un, c'est se mettre à sa place pendant qu'il parle. Se mettre à la place d'un être dont l'âme est mutilée par le malheur ou en danger imminent de l'être, c'est anéantir sa propre âme. C'est plus difficile que ne le serait le suicide à un enfant heureux de vivre. Ainsi les malheureux ne sont pas écoutés. Ils sont dans des états où se trouverait quelqu'un à qui on aurait coupé la langue et qui par moments oublierait son infirmité. Leurs lèvres s'agitent et aucun son ne vient frapper les oreilles. Eux-mêmes sont rapidement atteints d'impuissance dans l'usage

du langage par la certitude de n'être pas entendus.

*C'est pourquoi il n'y a pas d'espérance pour le vagabond debout devant le magistrat. Si à travers ses balbutiements sort quelque chose de déchirant, qui perce l'âme, cela ne sera entendu ni du magistrat ni des spectateurs. **C'est un cri muet.** (...) Seule l'opération surnaturelle de la grâce fait passer une âme à travers son propre anéantissement jusqu'au lieu où se cueille l'espèce d'attention qui seule permet d'être attentif à la vérité et au malheur. C'est la même pour les deux objets. C'est une attention intense, pure, sans mobile, gratuite, généreuse. Et cette attention est amour (...) Autant le malheur est hideux, autant l'expression vraie du malheur est souverainement belle. » (pp 47-49)*

Un monstrueux langage

Ce texte, magnifique, me permet en effet de faire lien entre angoisse et langage. Quelques réflexions « métaphysiques » me viennent à propos de ce rapport, suite à la visualisation d'un film d'Ingmar Bergman, « Le Silence » (1963) J'ai le souvenir que le prénom du garçon arrive tardivement. Or ce personnage de l'enfant symbolise l'élan vital (modalité ça de Self), le mouvement généreux, insouciant de la vie, qui vagabonde avec souplesse et légèreté au sein d'un environnement peu accueillant, froid, dur, étranger (le pays et la langue dans le film sont inconnus). L'atmosphère est lourde, moite, pesante. Les protagonistes adultes sont deux sœurs, toutes les deux bien malheureuses, mais chacune sur des versants opposés : quand l'une est enfermée dans une rigueur morale et intellectuelle austère et frigide, l'autre est prisonnière du désir inextinguible d'être aimée, et de jouir au nez -et à la morale- de sa sœur. C'est comme si le malheur écrasait tout leur monde, qui devient étriqué, écrasé (on voit d'ailleurs au dehors, par une fenêtre de l'hôtel, des chars de guerre passer) : elles sont dans l'impossibilité de contacter ce qui donne saveur à l'existence, d'être dans la pure spontanéité (La modalité Personnalité de Self est en effet aux premières loges). Alors je me demande... Est-ce que le malheur et l'angoisse peuvent être si forts qu'ils aboutissent, quelquefois, à l'impossibilité de nommer les autres, autrement dit à les reconnaître dans la singularité de leur être et leur authenticité ?

Gaston, lui, au contraire me nomme sans arrêt : « Marie par ci, Marie par-là, Marie parcimonie, Marie par-Simona... » : j'imagine que par cette

dénomination compulsive, il cherche une possibilité de se présenter au monde (un monde). Contacter l'environnement relève en effet pour lui -pour nous deux- du registre de l'incantation : dans le fait de projeter mon prénom au dehors, et à travers ce mode de jouer avec les sonorités que me donne à goûter son mode de dire, c'est comme si Gaston s'assurait ma présence auprès de lui, du fait que je suis bien là et qu'il n'est pas tout seul. Finalement, bien plus qu'un adressage, j'entends -j'imagine- dans la scansion de mon nom une manière de me faire exister à l'intérieur de lui ; une tentative de mise en forme du chaos primordial d'arrachement, qui lui permet d'intérioriser par petites touches ma présence, d'apprivoiser le monstre, de tisser par petits bouts une continuité entre le dedans et le dehors...

Car le langage a aussi cette dimension prescriptive : dire, c'est prescrire du monde. Et pour Gaston, c'est s'y accrocher...

« *Les frontières de mon langage sont les frontières de mon monde* »
L.Wittgenstein (5.6-, p 93)

Cette fonction prescriptive du langage -entendu dans l'élargissement à toutes ses modalités de production (verbale, corporelle, artistique)- participe de ce qui constitue l'être-au-monde, elle est consubstantielle au champ organisme/environnement. Je pense en effet que cette dimension constructiviste du langage correspond au « principe de possible rapport pertinent » de K. Lewin, repris par M. Parlett : « *En Gestalt-thérapie et en théorie du champ, rien ne doit être exclu a priori de la recherche. Si nous faisons une analogie avec le fait de regarder des tableaux d'un œil critique, dans une exposition : le théoricien du champ ne se contentera pas de regarder les tableaux pour eux-mêmes, mais sera, au moins, ouvert à la possibilité que le style des cadres ait pu avoir une influence sur la manière dont les tableaux ont été appréciés, ou que le contexte global de l'exposition apporte un éclat particulier à la nature des tableaux. Cette ouverture n'exige pas que l'on soit attentif à toutes les influences possibles qui agissent sur la réalité d'une personne ou d'un groupe. Ce serait un exercice sans fin et inutile, inspiré d'une conception statique du champ (...). L'important est que l'éventail du principe du rapport pertinent ne se réduise pas à quelques parties du champ.* » (Malcolm Parlett, p20)

Ce principe, qui invite à penser que tout élément peut revêtir un intérêt *potentiel* dans l'appréciation d'une situation/d'un phénomène, indique selon moi que la Gestalt-thérapie, si elle est bien une théorie du champ [tout comportement est situé dans un contexte : -lieu/temps-

et dépendant de ce contexte ; tout comportement est contemporain, actuel : il est une manifestation survenant dans l'instant ; il est sans cesse en voie d'évolution et de changement ; son caractère est unique et singulier : il est radicale nouveauté ; enfin, tout comportement peut être perçu selon plusieurs angles de vue possibles] est très loin d'être une vue scientifique et objectivante de l'existence : elle est au contraire une démarche sensible, une posture esthétique qui s'ouvre à toutes les gammes de l'exister humain. Elle les passe en revue, les déplie, jusqu'à en épuiser le sens -la direction-: sa visée, c'est bien la mise en forme elle-même, la mise en mouvement (*Gestaltung*). C'est permettre de (se) rendre possible le fait de devenir, d'avoir à être... C'est *mettre du jeu* dans le « je », l'ouvrir à de nouvelles possibilités de se donner (à l') existence.

Au fil du temps, Gaston s'est ouvert à des manières de dire et de se dire plus mondaines. Autrement dit, il a trouvé une expressivité plus distanciée d'une sensorialité brute et d'une kinesthésie incontrôlée. J'ai le souvenir d'une situation où nous jouons – car jouer ensemble a pu finir par advenir- à mimer « clown colère » : dans ce moment, je me suis retrouvée au sol, allongée de tout mon long et totalement relâchée (yeux fermés), bref... M'abandonnant au moment présent, le dépli du « clown colère » venant en effet d'aboutir à un exister *en présence de* Gaston plus tranquille, plus cool. Quand soudain, Gaston surgit au-dessus de moi (vision contre-plongée), la rage dans les yeux et la bave plein les lèvres : il est sur le point de me jeter par la figure le gros ballon de gymnastique, bien plus gros que lui. Avant que je n'aperçoive l'image terrifiante du visage de Gaston, tout déformé de rage -je ne vois que ses dents-, c'est comme si quelque chose avait déjà donné l'alerte : comme si, depuis ma chair, j'avais déjà pré-senti la violence sous-jacente, invisible jusque-là et pourtant bien présente : grondant depuis le sol – violence enracinée –, de par tous les côtés -violence tentaculaire-...

« *C'est que le self, conscient en mode moyen, rompt la compartimentation entre esprit, corps et monde extérieur.* » (PHG, p 235)

Un énorme « Non !!! », ou « stop !!! » (je ne sais plus) sort de ma bouche. Modalité survie. Gaston s'immobilise, son geste tenant le ballon au-dessus de sa tête se fige, le ballon tombe de ses mains, il rebondit sur mes jambes et continue de rouler plus loin sur les tapis... le temps s'est arrêté, l'espace s'est évanoui. Nous restons un moment dans le saisissement de ce « stop » et du rappel à la limite. Ce rappel vient comme me scotcher : m'arracher d'un moment critique, dans lequel seuls

font figure la terreur et l'insensé, l'impensable (l'impensé), le chaos, le bestial, le désorganisé. Au bout de ce temps suspendu ayant eu saveur d'éternité (il s'agit peut-être de quatre petites secondes, tout au plus), je me retrouve debout, plus loin sur le côté de la pièce, et me met à parler : je dis d'abord l'effroi qui m'a saisie (« j'ai eu peur, très peur »). Or à ce moment, j'aperçois un changement sur le visage de Gaston : la rage (l'orage) a quitté les lieux. Et c'est la peur, et peut-être aussi, entremêlé à elle, le chagrin (l'éclaircie, la prairie) que je vois désormais. Alors je me mets à dire à Gaston que vraisemblablement, lui aussi a eu très peur. Très vite, Gaston se retrouve du côté d'un rabattement inauthentique (au sens de mondain) de l'expérience : « Pardon, Marie, pardon ! », qui lui fait témoigner de la culpabilité, et quelque part, lui ouvre la possibilité d'investir l'altérité –le monde-, du côté douloureux. Mais, dans cet élan de mondanité rapide et fulgurant, j'entends aussi toute la solitude de Gaston, prenant alors pour sienne –et uniquement pour sienne- la responsabilité de ce qui vient de se passer (c'est-à-dire de ce qui ne s'est pas passé mais qui était là sous la forme de *projet*). Ses mots et ses excuses, encore plus que me rassurer, me font d'abord de la peine : car j'entends derrière eux cette effroyable étendue d'un «*être seul-au-monde*».

Ses excuses, du reste, n'ont d'excuses que la forme : elles sont elles aussi comme des incantations, des paroles apprises et entendues mondainement (leur habitation sonne creux). D'implacables ritournelles : en les écoutant j'imagine, planqués en rang derrière, tous les «*ordure ! Sale merde qui pue ! Je vais t'crever les yeux !* » que Gaston s'adresse souvent. Ritournelles implacables, car elles le punissent comme une seconde fois, le condamnent dans son enfermement au monde.

Dans un second temps, le déroulé de l'expérience fait que je rappelle à Gaston la possibilité de mimer, de dire, de partager ses états d'être avec des gestes ou des mots ou tout autre média, autre que la violence. Ouvrir à la possibilité, non pas de ne plus être Angoisse, mais de l'agir -la dire- autrement. Deux semaines plus tard, nous nous retrouvons encore une fois à « jouer » clown colère. Gaston tient d'ailleurs autant à le jouer lui-même, qu'à ce que ce soit moi qui le joue : *faire peur* et *avoir peur* sont manifestement des éprouvés équivalents –*confondus*- au sein de son exister. Or, ce n'est pas facile d'insuffler des nuances toniques et des variations affectives à ce clown : il faut de la patience, beaucoup, beaucoup de temps avant qu'il ne se *dédurcisse*, ne serait-ce que d'un cil... L'*être-au-monde figé* semble en effet remonter à loin

dans le passé. Mais, ce jour-là, Gaston arrête le jeu. Il annonce : « Marie j'te préviens, j'ai envie de taper, j' préfère te l'dire ». Génial ! Ok. Voyons donc comment poursuivre à partir de ça... Depuis ce moment réflexif, et de « *de fil en aiguille* » (car tout est dans la couture, après tout : naître-au-monde est affaire d'*entrelacement*)-, clown colère s'est fabriqué de nouveaux gestes pour dire les choses, comme par exemple celui de la fermeture éclair qui ferme/ouvre la bouche, le bruit du « zip ! » à l'appui. Cela peut signifier d'un côté : « ok ça joue, on fait semblant » ou au contraire : « temps mort, on sort du jeu, j'ai besoin de te dire un truc pour de vrai », et ainsi permettre de revenir à la quotidienneté de l'expérience... Quand j'y pense, un « temps mort », expression pour dire le fait de se retirer du jeu (du Je)... La mort comme retrait, suspension, parenthèse, abri, interstice... rappel de la volupté utérine ? « *La mort, interprétée à la lumière de la tendance au retour, se révèle comme une réaction passionnément désirée au traumatisme de la naissance* » (O. Rank, p 150).

EPOCHÉ, dissolution de « je » et autres fantômes de Présence

Sur le plan de la clinique avec les patients, je comprends le concept d'«*epoché*» -entendu comme *suspension du jugement*-, à la fois de manière négative et positive.

Rappelons que nous devons l'application de ce concept au philosophe Edmund Husserl. L'*epoché* est en effet un outil de connaissance appartenant à la méthodologie de la «*réduction phénoménologique*» : pour connaître la réalité des phénomènes, il est nécessaire de suspendre le jugement -au sens catégoriel-. C'est-à-dire se défaire des représentations que nous avons des objets et du monde, ainsi que des projections que nous produisons à leur endroit, pour pouvoir «*revenir aux choses mêmes*» (qui est le but de la réduction phénoménologique).

En négatif :

- Epoché = ne plus savoir, autrement dit ne pas se situer d'emblée dans une recherche de connaissance à propos du patient, ou dans une démarche *solutionniste* = ne pas être dans une démarche d'apporter la réponse à *un* problème ;

En positif :

- Epoché = manière d'être en contact, modalité d'ouverture au monde.

Au regard de la théorie de la Gestalt-thérapie, j'analyse l'époché comme étant un moment de *pré-contact*, où on laisse advenir (et repartir) tout ce qui remonte de l'expérience avec le patient.

Or il me semble que ce que je nomme « présence » (présence au monde) aujourd'hui, rejoint fortement cette façon de comprendre ce qu'est l'époché.

« Etre présent à/dans la situation », est en effet une posture méthodologique que l'on nous invite vivement à prendre au cours de la formation de Gestalt-thérapeute. Invitation à se laisser manipuler, pétrir, telle une pâte à modeler ; à laisser notre matière-monde informer et s'informer par nos patients. Etre soi-même un matériau informe -une époché *faite chair*: incarnée/incarnante-, se laissant traverser par ce qui vient et qui apparaît, y compris l'angoissant et le monstrueux...

Je pense que l'expérience du monstrueux traversée au cours de la rencontre avec Gaston, c'est celle de l'informe : informe qui s'est retrouvé figé (fixé), c'est-à-dire qui a structuré un monde sur cette base sans fond, sans fondement. L'expérience monstrueuse, c'est ce qui se découvre lorsque l'informe se replie dans une identité, pour conjurer l'Angoisse (« *le malheur est par nature inarticulé* »).

J'imagine que l'Angoisse existentielle naît de cela : de ce flair -c'est en effet une expérience très primaire que « tout ça »-, de cette intuition virginale que l'on a de naître-au-monde et de n'être pas (=informe, vide, trou...); ou bien d'être-au-monde et de ne pas naître (= fixité, immobilité, perte ou impossibilité de l'éclosion, du printemps, du re-nouveau...)

Autrement dit, ce qu'est la réalité nous pose souci. D'emblée. [*« être ou ne pas naître, telle est la question »*] Il y a quelque chose que l'on ne peut pas dire et exister en même temps [un petit « paquet d'ondes » serait passé par là...] D'où la nécessité du langage, pour ne pas devenir fou... Ou bien de la folie, pour échapper au langage. Grimper les marches de la tour de Babel est en effet une expérience fort vertigineuse : je me dis que Gaston éprouve sans doute ce vertige de manière très proche... Comme s'il y était, dans sa naissance. Un monde qui se dérobe, ou qui s'arrache à lui. Il est K.O, le petit père... Alors tu m'étonnes qu'il soit boxeur ! C'est de « tout ça » dont il hérite, ça dont il est chargé. La destruction est son mode de venue au monde. Il lui faut l'endurer, il n'a pas d'autre choix. Pour Gaston, se construire un monde et habiter le langage, ça passe D'ABORD par détruire. Et idem versant passible : pour lui être perçu/reconnu par l'autre, c'est déjà être attaqué, menacé dans son être.

J'ai longtemps enduré avant de comprendre... Comprendre qu'il n'y a rien à faire, seulement être là et tenir l'impensable/l'impensé (l'impassable ? L'inconsolé ?)

Avec Gaston, nous avons été et nous sommes courageux. C'est que c'est pas facile, le fracas...

Selon moi, la présence réside là : dans cette « epoché fantastique ». Etre là, juste là.

Etre le-là [le *là-mineur* ou *là-miné*,], le *Rien-que-là* (qui n'est pas *rien du tout*).

Etre présent, c'est exister : cela demande à se tenir courageux et lâche (au sens de relâche).

C'est un vibrer au monde à la fois décisif et paisible.

La présence, ou ce « *là* » en sourdine, en diapason avec la vie...

Sourd au déchiffrement du monde, et n'entendant que lui :

« *La plus grande intériorité, c'est d'être auprès des choses* ». M. Heidegger

Présence = n'avoir plus besoin de se prendre pour quelqu'un d'autre que *personne*.

[Orgueil : hyperstase de l'insatisfaction de ne pas être autre chose que *cela, ce que l'on est*; de l'angoisse de ne pas être (*nobody*), et d'avoir à être (*somebody*). Intentionnalité polarisée puis fixée -coincée- dans le processus de détermination. Se maintient dans plein contact- du côté organisme uniquement-, cherche l'ultime (atome). Peine à se retirer. L'orgueil ou l'ultimatum de l'être/à être. Le trauma de naissance s'infiltré au moment de l'entrée en présence de la conscience dans le monde, celle-ci se percevant alors comme n'étant pas *du* monde (mais séparée de lui) : "Hé, ho, regarde-moi, le monde !" Orgueil = angoisse de l'étranger ; Orgueil = névrose multi-qualitative présente chez tout humain pensant de manière dualiste et raisonnant selon une causalité tiers-exclusive = pathologie *hors-champ*]

Présence = Blancheur, dissolution, ouverture, diffraction, frontière-contact, naissance/mort, naître-au-monde

« *Tout l'effort des mystiques a toujours visé à obtenir qu'il n'y ait plus dans leur âme aucune partie qui dise « je ».* » (S. Weil, p23)

Ouverture

La rencontre avec Gaston a été une expérience d'apprivoisement du monstre à plusieurs niveaux :

- Apprivoiser la relation avec un petit humain dont l'être-au-monde est soumis à la sauvagerie radicale ;
- Apprivoiser le monstre « en moi », c'est-à-dire *faire avec* la résonance que cette rencontre fait vibrer en moi, en termes de trauma de naissance et de désespoir ;
- Apprivoiser le monstrueux de l'existence, du fait même d'être au monde. Traverser l'angoisse existentielle, angoisse qui répond à l'être même de l'humain : qui est *devenir*, et donc qui n'est pas, au sens qui n'a pas d'identité « en propre »

Ainsi la question du monstre, que j'ai choisi d'explorer ici à partir de Gaston et du trauma de la naissance, peut être une voie riche et intéressante sur le plan clinique : elle nous conduit à mettre en branle nos conceptions de la subjectivité, à questionner la théorie du Self et le paradigme de champ : car en effet, l'expérience du monstre permet de rendre visible (« *monstrare* » : *montrer, indiquer, avertir*) notre difficulté fondamentale à nous tous, patients comme thérapeutes, à faire avec ce qui n'a pas de sens en soi et qui échappe à toute identité, et ce dès la naissance.

Cela peut nous amener jusqu'à la théorie de l'individuation de Gilbert Simondon, qui est une « ontologie génétique » ou *genèse radicale*: la base de la subjectivité, chez Simondon, est une « *réalité pré-individuelle* » ou « *métastabilité* » qui constitue (est constituée par) le couple individu/milieu associé : la non-séparabilité de l'individu et du milieu est à l'origine même du processus de subjectivation. Cela nous renvoie au champ phénoménologique : « *l'individuation fait apparaître non pas l'individu seul mais le couple individu/milieu associé* » « *Nous ne pouvons, au sens habituel de ce terme, connaître l'individuation. Nous pouvons seulement individuer, nous individuer, et individuer en nous* ». (Podcast France Culture)

Le monstre sonne donc ici comme un avertissement : il nous alerte sur un danger potentiel (absence/ perte d'identité/ mort), comme il peut aussi nous indiquer une issue possible (devenir/potentiel/créativité/ naissance). Ainsi donc, l'expérience monstrueuse pourrait être affaire de perspective. Or en paradigme de champ, la perspective est primordiale !

Apprivoiser le monstre, c'est donc faire avec la dimension paradoxale de l'existence humaine. Ce que montre assez justement, je trouve, cette petite fable bouddhiste, [*L'abîme ne fait pas le moine... Sauf le bouddhiste*]: « L'existence apporte une bonne et une mauvaise nouvelle. La mauvaise, c'est que nous sommes en train de chuter et que n'avons pas de parachute. La bonne, c'est qu'il n'y a nul sol où nous écraser »

...

No END

Marie SAUDOU

est psychomotricienne en unité de jourlet service ambulatoire médico-social auprès d'enfants âgés entre 5 et 16 ans. Elle reçoit en libéral en Gironde. Actuellement étudiante en 3^e cycle de Gestalt-thérapie, elle est licenciée en philosophie, psychologie, marche nordique et cueillette de baies roses. Poisson ascendant caribou, elle vit dans un bocal où elle entend la forêt chanter...

Biblio-grrrr-aphie

- BLANQUET Edith, « *Gestalt thérapie et analytique existentielle* », DEA de philosophie, 2001 (www.edithblanquet.org)
- JANKELEVITCH Vladimir, *Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien*, tome 2, Seuil, 1980
- MERLEAU-PONTY Maurice, *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, 1945
- MERLEAU-PONTY Maurice, *Le Visible et l'Invisible*, Gallimard, 1964
- PARLETT Malcolm, « Réflexions sur la théorie du champ », revue *Cahiers de GestaltThérapie* N°5, l'Exprimerie, 1999)
- PERLS Fritz, HEFFERLINE Ralph, GOODMAN Paul, *Gestalt-thérapie*, l'Exprimerie, 2001 (édition originale 1951)
- RANK Otto, *Le traumatisme de la naissance*, Payot, 2002 (édition originale 1924)
- SIMONDON Gilbert, « *Une philosophie de l'individuation* », Podcast France Culture, 05/04/2016
- WEIL Simone, *La Personne et le Sacré*, RN Editions, 2016 (texte paru dans la revue *La Table Ronde*, 1950 ; puis dans les *Ecrits de Londres et dernières lettres*, Gallimard, 1957)
- WITTGENSTEIN Ludwig, *Tractacus logico-philosophicus*, Gallimard, 1993 (édition originale 1922)